

Michel Wieviorka

Que sait-on des migrants ? Le plus souvent, bien peu. Ils alimentent tout d'abord le débat public sous forme de statistiques, fréquemment gonflées et surinterprétées pour justifier peurs, haine et hantise. Les chiffres sont alors au cœur ou à la source de préjugés et de stéréotypes qui tournent chez certains à l'obsession raciale, à la hantise de l'invasion, à la phobie du « grand remplacement » ; les migrants sont alors présentés comme une menace pour l'identité nationale, pour ses valeurs, pour l'intégrité culturelle du corps social. Que d'ignorance ! Que de refus, aussi, de savoir, de connaître, et d'échanger. Les migrants ici sont repoussés dans le non-sens, quand ce n'est pas dans la barbarie.

Inversement, ils touchent souvent aussi l'opinion, mais plutôt de loin, parce qu'ils sont des victimes. Il en est ainsi notamment, parce que nombre d'entre eux meurent en chemin, et par exemple se noient, faisant en particulier de la Méditerranée un véritable cimetière. L'émotion est à son comble lorsqu'il s'agit d'enfants, comme Aylan, le petit syrien de trois ans retrouvé mort, noyé, sur une plage turque, et dont la photo a suscité en septembre 2015 une formidable onde de choc (cette photo a été prise une fois que son corps nu ait été quelque peu rhabillé, ce qui n'a jamais été dit).

Les migrants mobilisent de merveilleux courants de soutien, des associations humanitaires, des ONGs, des Eglises aussi, pour les sauver en mer, les accompagner, mais aussi, de façon moins spectaculaire, pour leur permettre de vivre, ou survivre, de se nourrir, de dormir sinon sous un toit, du moins sous une tente. De victimes, ils apparaissent alors comme des humains qu'il faut aider, soutenir tant leur condition est précaire, difficile, injuste, illégale aussi. Ils sont définis par ce qui leur manque, leur fait défaut, ou les atteint plus ou moins violemment. Ils ne le sont pas, ici, par un quelconque apport culturel, économique ou autre.

Tout ceci ne suffit pas pour qui veut comprendre et connaître. Car les migrants sont également des sujets singuliers, qui veulent s'exprimer, dire ce qu'est leur existence, créer aussi, traduire leurs propres émotions, parler eux-mêmes de leurs difficultés, pour mieux les affronter.

C'est ici qu'entre en jeu l'exposition l'Exode de l'Humanité. C'est ici qu'apparaît Cristian Pineda.

Cristian Pineda sait ce qu'est la violence vécue et subie par les migrants, ce que sont leurs souffrances, leurs difficultés. Il ne les réduit pas pour autant au statut de victimes. Ce ne sont pas des êtres abstraits, des chiffres, qui apparaissent dans son œuvre, mais des hommes et des femmes dont il a partagé souvent l'expérience. Pineda prend la mesure de leur subjectivité, de leur créativité aussi, il les incite à s'exprimer, eux-mêmes, d'eux-mêmes, il les accompagne dans des processus de subjectivation qui prennent un tour hautement culturel. C'est un

artiste qui travaille **avec** les migrants, et non pas **sur** eux, et qui en fait les artistes de leur propre vie.

Il nous touche, quand il nous donne à voir comment la violence rôde, par exemple sur le trajet de « La Bestia », ce train de la Mort qu'empruntent chaque jour quand ils le peuvent et au péril de leur vie des milliers de migrants se rapprochant du rêve américain. Il nous touche peut-être encore davantage quand nous découvrons avec lui comment certains d'entre eux sont les acteurs de leur existence, témoignant de leur capacité à dire leurs difficultés, mais aussi leurs espoirs, leurs rêves, et à faire preuve d'imagination créatrice.

Cristian Pinera montre aussi leur sens aigu de la solidarité, celle qu'ils éprouvent entre eux, celle aussi qu'ils savent susciter sur les chemins de l'exil, quand ils deviennent ne serait-ce que pour un temps partie prenante de la société qu'ils traversent.

L'art de Cristian Pineda est participatif, et délibératif, à la manière dont la démocratie peut l'être, pour permettre à chacun de participer aux processus de changements qui le concernent. Cet art interpelle les migrants, il nous interpelle nous aussi, nous qui visitons l'exposition qui le donne à voir, qui lisons ce catalogue, qui accédons à son oeuvre.

C'est un art qui ne se confond pas avec les sciences sociales mais qui leur apporte beaucoup, tant il nous permet de connaître et comprendre tout ce que la migration recèle d'humanité, d'inventivité, de sensibilité, de créativité, de talent. En lui, l'art et la sociologie se rencontrent, sans fusion ni confusion, c'est pourquoi il a pu travailler en binôme avec la sociologue Pascale Naveau, en même temps qu'avec des migrants.

Il faut se réjouir de voir ainsi se nouer des rencontres qui élèvent dans un seul et même mouvement la capacité d'expression des migrants, et la compréhension sociologique de leur expérience vécue, tout en générant des œuvres véritablement artistiques.